

entendre des cris de détresse et reconnut la voix du petit José qui lui tendait une de ses petites mains, comme pour l'appeler à son secours.

L'homme se lança à toutes jambes vers le canot, qui arrivait presque en face de l'endroit où il se trouvait. Mais avant qu'il put atteindre le milieu de la rivière, le traîneau passait avec la rapidité d'une flèche. Malgré ses efforts, quoiqu'il fût excellent coureur, le canot, poussé par le vent, le laissait bien loin en arrière.

— Lâche l'écoute, criait-il à José, lâche l'écoute.

Mais José, soit qu'il n'eût pas compris, soit par vaillantise d'enfant, au lieu de lâcher l'écoute se mit à la tirer plus fort. L'homme courait de toutes ses forces, espérant sauver l'enfant, avant qu'il fût précipité dans une grande mare qu'il avait remarquée.

Le traîneau n'étant pas dirigé, quoiqu'heureusement maintenu dans une direction assez droite par le pieu qui trainait à l'arrière et qui en modérait la vitesse, alla frapper contre un obstacle et culbuta, lançant violemment le canot en dehors. Le petit José n'avait pas lâché l'écoute ; il était déjà debout et avec un petit air vainqueur, inconscient du péril auquel il venait d'échapper, il attendit crânement que l'étranger vînt à lui. Celui-ci ayant constaté que l'enfant ne s'était fait aucun mal, releva le traîneau, dont il se mit à examiner les patins avec une attention si profonde qu'il ne remarqua pas l'arrivée de grand Pierre suivi de loin par Jean qui, tout essoufflé, s'écria :

— Matin, comme tu courres ! Je me croyais bon, pourtant ; mais tu me distances sans peine. Puis apercevant l'homme qui examinait le traîneau il reconnut Colas, s'avança vers lui et lui tendant la main :

— Ah ! c'est vous mon bourgeois, comment vous portez-vous ?

— Bien, mon ami ; et toi, grand Pierre, comment vas-tu ? dit Colas en leur serrant la main tour à tour. Je suis content de vous rencontrer ensemble ; j'allais chez toi, grand Pierre, pas trop certain que vous fussiez de retour de la chasse. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer ; nous parlons à la prochaine chute de neige pour Michilimakinac. Tu viendras, grand Pierre ?

— Pour Michilimakinac ! exclama Jean.

— Oui, oui, pour Michilimakinac ; je vous conterai tout ça à la cabane.

Colas, grand Pierre et le petit José prirent le chemin de la Pointe-aux-Lièvres, pendant que Jean remettait le canot sur ses patins pour le ramener à la maison.

Grand Pierre n'avait pas dit un mot, après les premières salutations ; et Colas, imitant son silence, pensait à la scène de canot filant à la voile sur la glace.

Marie, qui les avait vu venir, le petit José trotinant auprès du canot, s'était empressée de tirer la sagamité du feu. Elle en avait empli un large bol de bois qu'elle avait posé sur la table, avec trois écuelles de ferblanc et des cuillers de fer, bien propres.

Quand ils furent tous entrés, grand Pierre indi-

qua à Colas et à Jean leur place à table, puis, faisant le signe de la croix, il s'assit entre ses deux convives.

Pendant tout le repas, grand Pierre demeura silencieux et grave : Colas était pensif ; et Jean, qui avait une grande démanigaison de parler de ses esquimaux, comme il appelait ses chiens, n'osait commencer la conversation, se sentant un peu gêné, en présence de son bourgeois.

Après avoir fait honneur à la sagamité et surtout aux appétissantes tranches de chevreuil, grand Pierre fit apporter son calumet et le passant à Colas, il lui offrit en même temps sa blague de loup-marin pleine de tabac. Colas se leva, s'approcha de la cheminée, où il prit un tison avec lequel il alluma le calumet, puis après avoir tiré trois ou quatre touches, il le passa à Jean qui en fit autant avant de le rendre à grand Pierre. Celui-ci tira cinq ou six touches, éleva le calumet à la hauteur de son front et alla le déposer sur une tablette au-dessous d'un trophée d'armes diverses appendues à la cloison. Cela fait, il vint s'asseoir sur un escabeau près de la cheminée, et tira de sa poche un bougon de pipe de terre qu'il alluma. Colas et Jean tirèrent également leurs pipes et se mirent à fumer en silence.

— Au bout d'une dizaine de minutes, grand Pierre dit :

— Colas à des nouvelles à nous donner ; j'écoute.

Colas répondit :

— Les Iroquois ont, malgré la paix, attaqué un parti de Canadiens et d'Algonquins sur le haut de la rivière Outaouais, plus haut que la Roche Capitaine. Ils ont pillé un de mes canots, et près de la moitié de ceux des négociants de Montreal qui se dirigeaient vers Michilimakinac avec des marchandises. Les autres canots ont réussi à se rendre chez les Nipissiriniens, d'où les commis ont écrit qu'ils attendaient des ordres avant d'aller plus loin.

Je ne pensais partir que vers la fin de décembre on le commencement de janvier, quand je t'ai demandé d'aller avec Jean m'acheter des chiens au Labrador. Je ne pensais pas, alors, avoir besoin de toi, grand Pierre, pour m'accompagner dans les pays d'en haut, et je te l'ai dit. Mais ces nouvelles de guerre ont tout changé. Il faut que je parte aussitôt qu'il tombera de la neige. Je suis descendu à Québec pour rassembler mes hommes et te demander de te joindre à nous ; acceptes-tu ?

Grand Pierre, après un long silence, se leva et marchant droit à une petite armoire, dont on avait enlevé les tablettes, il l'ouvrit et montra du doigt, sur le fond, une figure grossièrement tracée, avec de la peinture rouge, représentant un crâne humain. Au-dessus de ce crâne était planté un clou à tête jaune. A quelques pouces plus bas, sur une même ligne horizontale, on voyait six autres clous à tête rouges, plantés à une distance de trois pouces les uns des autres. De chacun des trois clous de gauche pendait une petite corde au bout de chacune desquelles était attachée une chevelure.

— Colas, dit-il, tu vois ici la figure de Simon Pieskaret, le grand chef Algonquin, assassiné par six traitres Agniéronnon, à l'instigation d'un chef Onnontaguéronnon. Tu vois trois chevelu-